

**David Grann**

**Un**

**crime**

**parfait**



ALLIA



*Un crime parfait*



DAVID GRANN

*Un crime parfait*

UN POLAR POSTMODERNE

Traduit de l'anglais (américain) par

VIOLAINE HUISMAN

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

TITRE ORIGINAL

*True Crime*

*A postmodern murder mystery*

*True Crime* a été publié pour la première fois dans *The New Yorker* les 11 et 18 février 2008.

© Julien Fourniol, pour la photographie de couverture.

© David Grann, 2008.

© Éditions Allia, Paris, 2009, 2015, pour la traduction française.

DANS un coin reculé au sud-ouest de la Pologne, loin de toute agglomération, le fleuve de l'Oder fait un brusque méandre pour former une petite crique. Les berges, voilées par les pins et les chênes qui les dominent, sont recouvertes d'herbes folles. Seuls des pêcheurs arpentent régulièrement les lieux : la baie regorge de perches, de brochets et de carassins. Par une froide journée de décembre 2000, trois amis lançaient leurs lignes, quand l'un d'eux remarqua quelque chose qui flottait près de la rive. Il pensa d'abord que c'était une bûche mais en s'approchant il crut voir des cheveux. Le pêcheur héla l'un de ses amis, qui poussa l'objet du bout de sa canne. C'était un cadavre.

Les pêcheurs appelèrent la police qui sortit avec précaution de l'eau le corps d'un homme. Il avait un nœud coulant autour du cou et les mains liées derrière le dos. Une partie de la corde, qui semblait avoir été

sectionnée au couteau, devait à un moment donné avoir relié les poignets à la nuque, retenant ainsi l'homme en trapèze arrière – une position insoutenable : le moindre mouvement aurait aussitôt resserré le garrot. Il ne faisait aucun doute que l'homme avait été assassiné. Son corps, vêtu d'un simple sweat-shirt et de sous-vêtements, portait des traces de torture. Un médecin légiste détermina que la victime n'avait quasiment aucun aliment dans les intestins, ce qui indiquait qu'il avait été affamé pendant plusieurs jours avant d'être tué. La police pensa d'abord qu'il avait été étranglé puis balancé dans le fleuve, mais un examen des fluides dans les bronches révéla des signes de noyade, ce qui voulait dire qu'il était probablement encore en vie lorsqu'il fut jeté à l'eau.

La victime – grand, brun, les cheveux longs et les yeux bleus – semblait correspondre à la description d'un homme d'affaires de trente-cinq ans du nom de Dariusz Janiszewski, qui vivait à Wroclaw, une ville à cent kilomètres de là, et avait été porté dis-



paru par sa femme près de quatre semaines auparavant ; on l'avait vu pour la dernière fois le 13 novembre alors qu'il quittait la petite agence de publicité dont il était propriétaire dans le centre-ville. Quand la police convoqua la femme de Janiszewski pour identifier le corps, elle était trop bouleversée pour regarder, aussi la mère de Janiszewski le fit-elle à sa place. Elle reconnut immédiatement la chevelure abondante de son fils et sa tache de naissance sur la poitrine.

La police lança une enquête approfondie. Des plongeurs inspectèrent le fleuve glacé à la recherche de preuves. Des experts légistes passèrent la forêt au peigne fin. Des douzaines de collaborateurs furent interrogés, les comptes de l'entreprise de Janiszewski furent examinés. On ne trouva rien d'intéressant à signaler. Bien que Janiszewski et sa femme, qui étaient mariés depuis huit ans, aient eu des problèmes de couple à un moment donné, ils s'étaient réconciliés et s'apprêtaient à adopter un enfant. Il n'avait apparemment ni dettes ni ennemis, ni casier

judiciaire. Les témoins le décrivaient comme un homme doux, un amateur de guitare qui composait de la musique pour son groupe de rock. “Il n’était pas le genre à chercher la bagarre, dit sa femme. Il n’aurait fait de mal à personne.”

Au bout de six mois, l’enquête fut abandonnée en raison d’une “incapacité à trouver le ou les responsables”, pour citer le rapport du procureur. La famille de Janiszewski accrocha une croix sur un chêne près de l’endroit où le corps avait été trouvé – un des rares souvenirs de ce que la presse polonaise appelait “le crime parfait”.

Un après-midi de l’automne 2003, Jacek Wroblewski, un détective de la police de Wroclaw de trente-huit ans, déverrouilla le coffre dans lequel il rangeait ses fichiers dans son bureau et en sortit un classeur marqué “Janiszewski”. Il se faisait tard, la plupart des membres du service rentreraient bientôt chez eux, et les lourdes portes en bois claqueraient, les unes après les autres, le long du

grand couloir en pierre de l'immeuble – une véritable forteresse que les Allemands avaient construite au début du vingtième siècle, du temps où Wroclaw faisait encore partie de l'Allemagne. (L'immeuble a des tunnels souterrains qui mènent à la prison et au palais de justice, de l'autre côté de la rue.)

Wroblewski, qui préférait travailler jusque tard dans la nuit, gardait près de sa table une cafetière et un petit réfrigérateur ; c'était à peu près tout ce qu'il aurait pu caser dans cette pièce, une espèce de cachot aux murs décorés de cartes de la Pologne et de calendriers de femmes légèrement vêtues, qu'il prenait soin de décrocher lors de visites officielles.

L'affaire Janiszewski datait de trois ans et avait été confiée à l'unité de Wroblewski par la police locale qui avait mené l'enquête initiale. Cette affaire de meurtre irrésolue, classée et plus que classée, attirait Wroblewski. C'était un grand flandrin au visage rose et joufflu, avec un début de bedaine. Il portait, pour travailler, une chemise et un pantalon ordinaire au lieu

d'endosser l'uniforme, et son apparence était à la simplicité, ce qu'il tournait à son avantage : les gens lui faisaient confiance parce qu'ils pensaient qu'ils n'avaient pas de raison de le craindre. Même ses supérieurs plaisantaient sur le fait que ses dossiers devaient se résoudre tout seuls. "Jacek" donne "Jack" en anglais, et *wróbel* veut dire "moineau" ou "sparrow" et, de fait, ses collègues l'appelaient Jack Sparrow, du nom du personnage de Johnny Depp dans *Pirates des Caraïbes*. Wroblewski se plaisait à répondre : "Je tiens plus de l'aigle."

Après avoir obtenu son diplôme de fin d'études, en 1984, Wroblewski se mit en quête de son "but dans la vie", comme il disait, et il occupa divers postes tels qu'employé municipal, serrurier, soldat, mécanicien aéronautique et, par révolte contre le gouvernement communiste, organisateur syndical avec le comité Solidarité. En 1994, cinq ans après la chute du régime communiste, il entra dans la police remaniée depuis peu. Les salaires des officiers de police en

Pologne étaient à l'époque, et restent encore aujourd'hui, ridicules – un bleu touche à peine quelque mille dollars par an – et Wroblewski avait une femme et deux enfants à charge. Néanmoins, il avait trouvé un poste qui lui convenait. Homme à la vision strictement catholique du bien et du mal, il prenait plaisir à traquer les criminels et, après avoir épinglé son premier meurtrier, il accrocha des cornes de bouc au mur de son bureau, en symbole de sa prise.

Pendant ses rares heures de liberté, il étudiait la psychologie à l'université locale : il voulait comprendre l'esprit criminel. Wroblewski avait entendu parler du meurtre de Janiszewski, mais il n'en connaissait pas les détails, et il s'installa à son bureau pour examiner le dossier. Il savait que, dans les affaires classées, la clé pour résoudre le crime est souvent un indice négligé dans la première enquête. Il étudia le rapport du médecin légiste et les photos de la scène du crime. Un tel degré de violence, pensa Wroblewski, suggérait que le, ou les responsables, aient

nourri un profond grief contre Janiszewski. En outre, l'absence quasi totale de vêtements sur le corps meurtri de la victime, indiquait qu'on l'avait forcé à se déshabiller pour l'humilier. (Il n'y avait pas de trace d'agression sexuelle.) Selon la femme de Janiszewski, son mari avait toujours des cartes de crédit sur lui, mais elles n'avaient pas été utilisées après le meurtre – autre indice tendant à prouver qu'il ne s'agissait pas d'un simple vol.

Wroblewski lut les diverses dépositions qui figuraient au dossier de la police locale. La plus révélatrice était celle de la mère de Janiszewski, qui avait travaillé comme comptable dans l'agence de publicité de son fils. Le jour de sa disparition, elle disait qu'un homme avait appelé le bureau vers 9 h 30. Il cherchait à le joindre pour une commande urgente : "Est-ce que vous pourriez me faire trois pancartes, assez grandes, et la troisième grande comme un panneau d'affichage ?" dit-il. Quand elle demanda des précisions, la personne répondit : "Je ne veux pas en parler avec vous" et insista à

nouveau pour parler directement à son fils. Elle lui expliqua qu'il n'était pas au bureau, mais lui donna son numéro de téléphone portable. L'homme raccrocha. Il ne s'était pas présenté, et la mère de Janiszewski n'avait pas reconnu sa voix, mais elle lui avait trouvé l'air "professionnel". Pendant la conversation, elle avait entendu un bruit de fond, comme un grondement sourd. Plus tard, quand son fils arriva au bureau, elle lui demanda si le client l'avait rappelé, et Janiszewski lui dit qu'ils avaient pris rendez-vous dans l'après-midi. D'après la réceptionniste de l'immeuble, la dernière personne identifiée à avoir vu Janiszewski vivant, il quitta le bureau vers 16 h. Il laissa sa voiture, une Peugeot, au parking, ce que sa famille avait déclaré trouver très inhabituel : s'il lui arrivait souvent de rencontrer des clients à l'extérieur, en général il prenait sa voiture.

Après vérification des relevés téléphoniques, les enquêteurs découvrirent que l'appel reçu au bureau de Janiszewski avait été passé d'une cabine au coin de la